

LE MISSIONNAIRE.

TADOUSSAC, Aout, 1872.

Qu'il est beau ton courage, homme béni de Dieu,
Lorsqu'à tes vains parents, à tes sœurs, à tes frères,
Tu réponds sans faillir, répétant leurs prières,
Par un cruel adieu.

Pourquoi ? Pour t'en aller chez les tribus errantes
Des barbares enfants du jeune Canada,
Prêcher avec ardeur, de tes lèvres brûlantes,
Le nom de Jehovah.

De Jehovah, pasteur, plein d'amour, de tendresse,
Pour ses brebis perdues, au fond de la forêt.
Pour qui l'infime peuple et la haute noblesse,
Offrent le même attrait.

Oui, ton courage est grand ! mais grand il est encore,
Quand tu laisses tes feux pour un pays nouveau.
Où la neige et les vents, précurseurs de l'aurore,
Ravagent le hameau.

Où le froid et la faim, deux tyrans redoutables,
Etendent sans pitié, sur le prêtre, leur main.
En vain, où l'on attend des âmes secourables,
Un seul morceau de pain.

Lourd est ton fardeau, le fardeau que tu portes.
Mais, toujours le même, reste ton noble cœur ;
Un jour, qui n'est pas loin, aux glorieuses cohortes,
Des élus du Seigneur.

On verra comme un lys, se ranger ta belle âme.
Récompense infinie, indicible transport,
Où tu chériras Dieu, d'une éternelle flamme.
Et béniras ta mort.

Non, non, jamais l'homme, qui vit dans l'opulence,
Eloigné des soucis et des sincères pleurs,
Ne comprend les peines, les ennuis, la souffrance,
Les pénibles sueurs.

Que verse sur ses pas, l'humble missionnaire.
Puisse-t-il le respecter, l'honorer comme un saint,
Toujours le secourir, lui rendre moins amère,
La charge du destin.

VIATOR.

REVUE ÉTRANGÈRE

Les nouvelles d'Europe peuvent se résumer en quelques mots. Le plus grand événement est celui de la réunion des empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Autriche, qui doit avoir lieu le 28. Cet événement fait beaucoup de bruit, et les conjectures de manquent pas, comme on peut bien le penser. Il n'y a pas de doute que dans cette entrevue des trois empereurs, de graves questions seront discutées et de grandes résolutions seront prises. Ils ne se réuniront pas seulement pour prendre un verre ou fumer un cigare ensemble.

Le tribunal d'arbitrage procède rapidement ; on croit que ses travaux seront finis, le 15 septembre prochain.

350 candidats radicaux briguent les suffrages du peuple en Espagne.

PÉROU.

Des avis du Pérou, datés du 27 juillet annoncent une nouvelle révolution plus étonnante qu'aucune des innombrables révolutions dont ce pays a déjà été le théâtre.

"Gutierrez, est-il dit, a assassiné le Président Balta et s'est proclamé dictateur à sa place. Cet acte ayant soulevé l'indignation publique, Gutierrez a essayé de s'enfuir, mais il a été capturé par le peuple et écharpé. Il a été pendu à une colonne de gaz, et son cadavre a été brûlé.

M. Pardo a été nommé président et le mouvement insurrectionnel commencé par Gutierrez n'a pas eu d'autres suites.

En l'absence de tous autres détails sur cette révolution, nous ne pouvons que jeter un coup d'œil rétrospectif sur le caractère et la carrière des personnages qui y ont joué les rôles principaux.

Le général José Balta, tombé victime de l'ambition de son rival, était natif du nord de la République du Pérou, où il jouissait d'une grande popularité. Il était parvenu à la présidence en renversant le général Pardo, contre qui luttait en même temps, à la tête des révolutionnaires du Sud, le général Canseco, lequel fut évincé par son heureux compétiteur. Depuis son arrivée au pouvoir, Balta avait gouverné avec beaucoup de fermeté ; il s'était spécialement appliqué au développement des ressources industrielles du pays, et il est probable qu'il aurait beaucoup fait pour la prospérité publique s'il lui eût été donné de poursuivre ses plans. Déjà, à ce moment même, s'organisaient sous son patronage, une grande exposition nationale à Lima. Il est impossible de prévoir l'influence que pourra avoir sa fin prématurée sur cette entreprise.

Gutierrez, tombé lui-même victime de l'insurrection dont il était le chef et qu'il a pu croire un instant victorieuse, au point de s'emparer du pouvoir suprême, était un homme intelligent et influent. Il appartenait à une grande famille très respectée dans le pays ; mais il avait depuis son entrée dans la vie active montré une ambition démesurée, et s'était trouvé mêlé à toutes les intrigues qui sont le fond de la politique dans les républiques espagnoles du Nouveau-Monde.

On écrit de Strasbourg.

Vous connaissez le chiffre de notre souscription ; plus de 2 milliards !

C'était du délire, de la folie ; on était ivre de bonheur ! La France, étranglée, mutilée, que le Prussien disait morte, qui trouve plus de 40 milliards quand le vainqueur n'a pas pu réaliser en 1870 son emprunt de 450 millions.

On s'empressait dans les rues : Vive la France ! vive la République ! et tout ceci, au nez de la police prussienne, qui regardait sans rien y comprendre.

Dans une brasserie, un Strasbourgeois monte sur une chaise, annonce que l'emprunt est couvert dix fois, et termine son petit discours aux cris de : Vive la France ! vive la France ! oui, trente milliards de fois Vive la France !

Dans un autre établissement, un vieillard commande une

tournée de chopes pour tous les Alsaciens présents, pour boire à la régénération de la France.

Nous revivons, nous supportons avec plus de patience le joug de l'étranger. On espère !

On écrit de Lyon :
Si ceux qui aiment la chaleur ne sont pas satisfaits, ils sont bien difficiles.

Voilà trois jours que l'on n'entend dans les rues qu'une seule exclamation :

— Ah ! qu'il fait chaud !
On ne rencontre que des gens s'épongeant le visage.

Les bains froids sont littéralement encombrés.
Nous ne pouvons constater le sentiment général qu'en répétant l'exclamation : Ah ! qu'il fait chaud ! et en convenant de sa parfaite exactitude.—*Décentralisation.*

LES DRAMES DE L'AMOUR.

On lit dans la Gazette de Lorraine :

On a plaidé, devant le tribunal sédentaire de guerre, un procès qui fait le pendant du procès Dubourg, sauf la position sociale des intéressés. Le sieur Eugène J., de Hesse, était accusé de tentative de meurtre sur la personne du nommé Lévy, amant de sa femme. Depuis cinq mois, ce dernier entretenait des relations criminelles avec la femme J. . .

Naturellement un tel état de choses ne pouvait pas rester longtemps caché au mari. Celui-ci, justement indigné, menaçait de mort à plusieurs reprises sa femme et son complice qui n'en tiraient aucun compte.

Un jour, au mois d'avril, le mari se cacha dans la cheminée, croyant que Lévy viendrait. En effet, ce dernier ne tarda pas à frapper à la fenêtre et, la femme lui ayant assuré que son mari était sorti, il entra. Lorsque l'accusé crut être sûr de les avoir pris en flagrant délit, il sortit de la cheminée armé d'une hache et en asséna d'abord un vigoureux coup sur la tête de sa femme, qui se sauva toute ensanglantée ; puis il frappa à plusieurs reprises, avec le talon de sa hache, sur la tête de Lévy. Celui-ci se sauva à son tour, mais, sur l'escalier, il voulut opposer de la résistance ; alors le mari tourna la hache et lui donna, avec le tranchant, un dernier coup qui faillit le tuer.

Là-dessus, l'accusé se rendit chez M. le maire pour se constituer prisonnier. Me. Pistor-Paillet lui est adjoint comme défenseur d'office. L'accusé paraît être en proie à un chagrin excessif, mais sa figure ne trahit point de peur. Il donne des réponses simples et claires : plusieurs témoins déposent en sa faveur. Son défenseur s'est distingué par un discours digne de la circonstance. Il invoque la sainteté du mariage, le respect dû au foyer de la famille, et adjure le tribunal de reconnaître la non-culpabilité de son client.

La Cour fait droit aux conclusions de l'honorable défenseur et acquitte l'accusé, qui s'élança vers Me. Pistor pour l'embrasser, en versant un torrent de larmes.

Le drame de Galgon :

Avant de partir pour le service, Lacaze fils aîné aimait une jeune fille du pays. Il se croyait payé de retour. Des serments avaient été échangés, et l'on s'était mutuellement promis de se marier après la libération du jeune homme. Celui-ci partit, confiant dans la parole donnée.

Un de ses frères, plus jeune que lui, avait reçu la confidence de cet amour. Il réussit après son départ, à se faire aimer de la jeune fille et à devenir son époux.

Revenu dans ses foyers, malgré la douleur qu'il ressentit de cette union qui brisait son âme, Lacaze aîné vécut sous le toit commun, à côté de ceux qui avaient trahi son affection.

Le calme le plus complet paraissait régner dans la famille. Malheureusement, ce calme n'était sans doute qu'apparent, et le cœur blessé du pauvre oublié luttait encore contre le souvenir des promesses foulées aux pieds. Mercredi, 17, armé de deux pistolets, il en déchargea un sur son frère, qui tomba ; puis s'éloignant du lieu du crime, il se tira successivement deux coups de l'arme qui lui était restée entre les mains, et qu'il avait eu, paraît-il, le sang-froid de recharger après une première et infructueuse tentative de suicide. Attirés par le bruit des détonations, des voisins accoururent et voulurent l'arrêter. Il se porta alors au niveau de la trachée un coup de couteau qui lui fit une effroyable blessure. Les deux malheureux sont l'un et l'autre encore vivants, mais dans un état très grave.

LES PREMIERS HABITANTS DE CEYLAN.

LÉGENDE SINGHALAISE.

A l'origine, ce pays s'appelait *Pao't-chou*, ou l'île des Choses précieuses. Dans la suite des temps, la fille d'un roi de l'Inde du Sud ayant été fiancée à un prince du royaume voisin, sur sa route elle rencontra un lion. Les serviteurs du roi et les hommes qui formaient son escorte, furent remplis d'effroi et se dispersèrent, laissant la jeune fille seule sur son char. Le lion s'approcha d'elle, la prit sur son dos et s'enfuit au loin. Il se retira dans les profondeurs d'une montagne. Il cueillait des fruits et chassait des animaux pour subvenir à sa nourriture.

Au bout de quelques années, la jeune femme mit au monde un garçon et une fille. Quoiqu'ils eussent une forme humaine, leur caractère était violent et féroce. Le fils, étant devenu grand, parla ainsi à sa mère : " De quelle espèce suis-je ? Mon père appartient à la race des quadrupèdes, et ma mère à celles des hommes."

Sa mère lui raconta alors sa propre aventure.
— Puisque les hommes et les animaux, lui repartit son fils, sont d'une espèce différente, pourquoi ne pas les laisser et fuir pour demeurer ensemble ?

— C'est bien mon intention, répondit la mère ; seulement, je ne vois aucun moyen de nous échapper.

Dans la suite, le fils suivit son père, gravit des montagnes et traversa des vallées, et observa avec soin les endroits où il passait. Le lendemain, ayant épié le moment où le lion était parti au loin, il emmena sa mère et sa sœur, et chercha un refuge dans les villages ; enfin il arriva dans le royaume où était née sa mère et s'informa de sa famille ; mais elle était complètement éteinte. Se trouvant sans abri, ils allèrent demander asile aux habitants des champs.

A son retour, le roi-lion, ne voyant plus ni sa femme ni ses enfants, entra en fureur, sortit de la forêt en poussant d'affreux rugissements, et immola un grand nombre d'hommes et de femmes des villages voisins. Le père ayant informé le roi de cet événement, il se mit à la tête de son armée, choisit et enrôla les hommes les plus courageux pour chasser le lion et le percer de flèches.

Quand le lion les eut aperçus, il poussa des rugissements horribles qui firent tomber de frayeur les hommes et les chevaux, de sorte que personne n'osait s'avancer pour l'attaquer.

Beaucoup de jours s'écoulèrent ainsi sans résultat. Le roi fit une nouvelle proclamation, et promit cent mille pièces d'or à quiconque serait capable de tuer le lion.

Le fils dit alors à sa mère : — Il nous est impossible de supporter plus longtemps la faim et le froid ; je désire répondre à l'appel du roi, qu'en pensez-vous ?

— Il ne faut pas y aller, lui répondit-elle ; car, quoique ce lion soit une bête fauve, cependant, c'est votre père. Si vous le tuez, vous ne mériterez plus le nom d'homme !

— Si je ne le tue pas, dit le fils, il ne s'en ira jamais, et peut-être viendra-t-il jusque dans le village pour nous chercher et nous poursuivre. Si, un matin, le roi-lion apprend notre retour, croyez-vous que nous puissions échapper à la mort ? Pourquoi donc me retenez-vous ? Ce lion est une source de désastres, et le malheur finira par nous atteindre nous-mêmes. Faut-il que, pour épargner un seul individu, je cause le désespoir et la ruine de tout le peuple ? J'y ai bien réfléchi, mon premier devoir est de répondre à l'appel du roi. En disant ces mots, il partit.

Quand le lion l'eut vu, il se coucha d'un air doux et soumis, et, oubliant ses dispositions meurtrières, il témoigna la joie la plus vive. Mais le fils, avec un couteau acéré, lui ouvrit la gorge et lui fendit le ventre. Le lion, bien qu'en proie à d'atroces douleurs, n'en conserva pas moins des sentiments tendres et affectueux ; il supporta, immobile, ses horribles souffrances, et bientôt après il expira.

A cette nouvelle, le roi, transporté de joie et d'admiration, demanda au jeune homme la cause de cette mort résignée.

Le jeune homme cacha d'abord la vérité ; mais à la fin, pressé de mille manières, il laissa échapper son secret.

— Hélas ! s'écria le roi, si vous n'étiez pas issu de cette bête féroce, personne au monde ne pourrait s'expliquer l'affection qu'il vous a montrée. Quoi qu'il en soit, auparavant, j'ai promis une récompense, et je ne manquerai pas à ma parole ; mais, comme vous avez tué votre père, je ne puis souffrir qu'un fils rebelle et dénaturé demeure plus longtemps dans mon royaume.

Il prescrivit aux magistrats de lui donner une grande quantité d'or et d'argent, et de le chasser ensuite hors de son royaume.

Aussitôt on équipa deux vaisseaux sur lesquels on embarqua une grande quantité d'or, de vivres et des provisions de tout genre. On le conduisit (avec sa sœur) jusqu'au milieu de la mer, puis on les abandonna tous les deux au caprice des flots.

Le navire du fils, après avoir longtemps vogué sur la mer, aborda dans l'île appelée *Pa'o-tchou* (*Ratnadvipa*). L'ayant trouvée fertile et riche en productions rares, il en fit son séjour.

Dans la suite, des marchands y amenèrent leur famille pour recueillir des pierres précieuses, et s'établirent dans ce pays. . . La population s'étant accrue par degrés, elle nomma un roi et des ministres ; et, comme leur ancêtre aieul avait pris et tué un lion, ils tirèrent de cette circonstance le nom du royaume et l'appellèrent *Seng-kia-lo*,—*Sinhala*,—*Ceylan*.

UNE HISTOIRE AMUSANTE.—Voici une histoire tout à fait de saison qui nous est racontée par le *Standard* :

Il y a quelques jours, un gentleman nommé Needham, était allé se baigner dans la Lea, emmenant avec lui son chien favori, un *retriever*. Après s'être déshabillé, il avait fait un paquet de ses vêtements, qui contenaient une montre en or et une somme considérable, et les avait déposés sur le bord de la rivière, les confiant à la garde de son chien, avec ordre d'y faire bien attention.

Le fidèle animal ne se conforma que trop exactement, comme on va le voir, à la recommandation de son maître ; car lorsque M. Needham, après avoir pris son bain, sortit de la rivière et se dirigea du côté des vêtements pour s'habiller, le chien, qui est tout jeune, notez ce point, ne reconnut pas son maître, parce qu'il était nu, et ne voulut pas lui permettre d'approcher. Toutes les tentatives faites par M. Needham pour s'emparer de ses vêtements furent inutiles.

Il pensa alors qu'il aurait plus de succès en retournant dans l'eau et en essayant par des appels répétés d'attirer le chien de son côté et de lui faire abandonner son poste.

Ce moyen réussit ; en effet, à force de siffler et d'appeler, M. Needham parvint à détourner l'attention du chien et à l'éloigner de sa surveillance.

Mais, autre aventure à laquelle ne s'attendait pas le baigneur ! à peine le chien avait-il quitté les vêtements pour s'avancer vers son maître, que des individus, qui étaient sans doute embusqués près de là et avaient été témoins de la scène entre l'homme et le chien, se précipitèrent sur le paquet et se sauvèrent en l'emportant.

M. Needham, qui croyait à une plaisanterie, leur cria de revenir, mais ce fut en vain, et, dans la position où il se trouvait, il ne pouvait songer à les poursuivre. Force lui fit donc de rester là et d'attendre que le hasard vint le tirer de cette situation embarrassante.

Il attendit assez longtemps ; mais à la fin, il vit apparaître un bateau conduit par quelques hommes qu'il héla, et auxquels il raconta sa mésaventure. Ceux-ci eurent l'obligeance de lui prêter un pantalon et un habit de canotier, et il put regagner son domicile ; mais, jusqu'à présent, aucune nouvelle de ses effets et des valeurs qu'ils contenaient.

LES RÉGATTES A LACHINE.

Ces régattes ont eu lieu le 12. La course pour les jeunes garçons fut gagnée par Wm. McNider, âgé de 11 ans, A. Tascheriau, 13 ans, C. McNider, 8 ans, troisième.

LE DÉBARCADÈRE A LA MALBAIE.

Nous avons parlé assez souvent de la Malbaie pour nous dispenser d'expliquer cette gravure.

LES DAMES A CACOUNA.

Cette année il paraît que le jeu de quilles était en faveur à Cacouna.

DÉCOUVERTE DU DR. LEVINGSTONE EN AFRIQUE.

On sait que depuis longtemps on n'avait pas eu de nouvelles du célèbre Dr. Levingstone dont les voyages et les découvertes ont fait tant de bruit dans le monde.

Un jour, il prit envie au fameux Bennett, propriétaire du *Herald* de New-York, d'envoyer quelqu'un à la recherche du Docteur. Il s'adressa à l'un de ses correspondants, M. Stanley, qui accepta cette tâche périlleuse. On sait que M. Stanley, après des fatigues énormes et avoir été sur le point de succomber vingt fois parvint à trouver le docteur en Afrique au milieu d'une tribu de nègres.

Notre gravure représente l'entre-vue.